



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS

**2025**

-

**Dossier du jury**

**V2**



## Table des matières

<b>Règlement du concours</b> .....	4
<b>Catégorie générale</b> .....	10
<b>Pastiche n° 1 – Une lecture de haut vol</b> .....	12
<b>Pastiche n° 2 – New York times, instants choisis</b> .....	16
<b>Pastiche n° 3 – Les années de transition</b> .....	18
<b>Pastiche n° 4 – Les âmes errantes</b> .....	21
<b>Pastiche n° 5 – Soixante-seizième feuillet</b> .....	25
<b>Pastiche n° 6 – À la recherche de l'homme des Laumes</b> .....	29
<b>Pastiche n° 7 – Une soirée perdue ?..</b> .....	34
<b>Pastiche n° 8 – Au tour de Mme D.</b> .....	38
<b>Pastiche n° 9 – La Bible de Sens</b> .....	41
<b>Pastiche n° 10 – Variations</b> .....	45
<b>Pastiche n° 11 – Proust, une fois</b> .....	48
<b>Catégorie Participants de moins de 25 ans</b> .....	53
<b>Pastiche n° 1 – Juvenilia</b> .....	54
<b>Pastiche n° 2 – Le visage d'Alfred</b> .....	57

## Règlement du concours



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Concours de pastiches proustiens 2025

### Règlement

#### Article 1 : Organisateur

Afin de célébrer le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu<sup>1</sup>, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers,

---

<sup>1</sup> Voici ce que Proust écrit dans *Contre Sainte-Beuve* pour expliquer son goût du pastiche : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot. Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j'avais cette oreille plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez les écrivains, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite ».

*L’Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges*. *Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m’inquiète ; La France m’épuise*).

## **Article 2 : Participants**

Le concours est ouvert dans deux catégories : catégorie générale ; catégorie « participants de moins de 25 ans ». Pour chaque participant, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un participant venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

Les membres du conseil d’administration de la Société des amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir. Les personnes ayant été récompensées d’un prix lors du concours de pastiches 2024 ne sont pas autorisées à concourir.

Pour la catégorie « moins de 25 ans », l’âge s’entend à la date limite d’envoi des pastiches, soit le dimanche 25 mai 2025. Les participants nés avant le 26 mai 2000 ne peuvent donc pas s’inscrire dans cette catégorie.

## **Article 3 : Forme et nature**

La forme choisie pour le concours est celle d’un texte comprenant, espaces comprises, entre 3 000 et 10 000 signes.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre, de moins de 50 signes, espaces comprises. Ce titre n’est pas pris en compte dans le décompte de signes du texte du pastiche
- ne pas comporter d’illustration ;
- ne pas contenir de propos pénalement répréhensibles aux yeux de la loi française ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc ou .docx) ou Open Document (.odt), avec interligne simple, sans texte barré, ni marque d’édition (telle que des mots ou lettres supprimés) ;
- ne comporter aucune information permettant d’identifier l’auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier), ni dans le texte, ni dans le titre, ni dans le nom du fichier du pastiche ;
- s’inspirer du style de Proust pour donner l’illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n’hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes).

#### **Article 4 : Modalités de participation**

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2025 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)

Du seul fait de leur participation, les participants garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au dimanche 25 mai 2025, à midi, heure de Paris.

#### **Article 5 : Processus de sélection**

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des amis de Marcel Proust se réunira pour décerner deux prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de participants.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire.

Par ailleurs, les adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust, à jour de cotisation au 25 mai 2025, seront invités, pour chaque catégorie du concours, à choisir leur pastiche préféré, qui recevra également un « prix des adhérents ».

#### **Article 6 : Prix**

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1<sup>er</sup> prix : 250 €
- 2<sup>e</sup> prix : 150 €
- Prix des adhérents : 200 €

Les prix sont remis sous la forme de chèques établis en euros, encaissables en France. Ils ne pourront pas être réclamés sous une autre forme. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site internet de la Société

des amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés **le dimanche 29 juin 2025** sur le site internet de l'association.

### **Article 7 : Protection des données personnelles**

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Les données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- confirmer aux participants la prise en compte de leur dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;
- informer les participants, le cas échéant, de la sélection de leur texte par le jury ;
- informer les participants de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;
- adresser aux lauréats leur prix à leur adresse personnelle, dans l'éventualité où ils ou elles ne seraient pas en mesure de le recevoir en main propre.

Les informations personnelles des participants sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- les participants exercent leur droit de suppression des données personnelles les concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray met en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité des données personnelles des participants, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés. L'accès aux données personnelles des participants est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers aux données personnelles des participants sans leur consentement préalable et explicite, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), les participants bénéficient d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de leurs données ou encore de limitation de leur traitement. Ils ou elles peuvent également, pour des motifs légitimes, s'opposer au traitement des données les concernant.

Ils ou elles peuvent, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer leurs droits en contactant [concourspastiches@amisdeproust.fr](mailto:concourspastiches@amisdeproust.fr)

Pour toute information complémentaire ou réclamation, les participants peuvent contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur [www.cnil.fr](http://www.cnil.fr)).

#### **Article 8 : Autorisations et responsabilités**

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les participants autorisent la Société des amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site internet [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr) ;
- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
- dans le *Bulletin Marcel Proust* ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

## **Article 9 : Respect du règlement**

La participation à ce concours implique le plein accord des participants à l'acceptation du présent règlement et aux décisions prises par l'association des amis de Marcel Proust et des amis de Combray sur tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

### **Remarques générales**

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Lorsqu'une même personne s'est inscrite plusieurs fois, seule sa dernière participation a été prise en compte et retenue dans ce dossier du jury, conformément au règlement.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche ; ce nombre ne tient pas compte du titre du pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (qu'il soit en-deçà de la limite inférieure ou au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras**.

Catégorie générale



**Pastiche n° 1**

-

**Une lecture de haut vol**

9 996 signes

pastichemp2025.docx

Le carillon inopiné des cloches de Saint-Hilaire à quelques encablures avait eu sur toute l'assistance massée dans le jardin de la Citadelle l'effet d'un contre-temps fâcheux, d'autant plus fâcheux qu'il avait perduré plus que de raison. L'insistance du clocher avait signifié qu'il tenait fermement à jouer sa partition au début de l'office qu'on s'apprêtait à célébrer et qu'en particulier il voulait l'annoncer en bonne et due forme, selon un usage ancestral, mais la sonnerie intempestive avait aussi présagé un second imprévu dont l'auditoire avait été à mille lieues de pressentir l'avènement. Finalement on avait fait contre mauvaise fortune bon cœur et l'officiante, après une quinzaine de minutes d'attente contrainte, avait marqué une forme de soulagement, plus théâtrale qu'effective, par une inspiration délicatement accentuée et présenté l'équipe célébrante.

Hilda s'était adjoint les services de trois acolytes, trois jeunes filles en fleurs en formation littéraire ou théâtrale tandis qu'elle-même était retraitée de l'Education nationale après avoir sa vie professionnelle durant initié des myriades de lycéens à la magnificence et aux subtilités des lettres françaises au sein desquelles elle était allée jusqu'à nourrir une passion, longtemps demeurée secrète, pour un écrivain en particulier, Bergotte lui-même. Délivrée des liens qui l'avait attachée pendant pas loin de quatre décennies à son employeur, elle avait fait son *coming out* et consacrait désormais l'essentiel de son temps libre à se donner corps et âme, au vu et au su de tout le monde, à son auteur préféré en mettant sur pied, entre autres événements, des lectures publiques d'extraits tirés de ses œuvres les plus prestigieuses.

Les présentations à peine terminées, la mise en bouche où il fut question du père de Swann et du grand-père du narrateur avait été entamée. Il s'était agi d'un texte assez court destiné à prendre en douceur l'auditoire par la main afin de l'emmenner dans le monde merveilleux du génial graphomane. On était là regroupés autour d'une petite gloriette d'époque, à savoir datant de l'aménagement du parc au mitan du XIX<sup>e</sup> siècle, et joliment restaurée, comme d'ailleurs l'ensemble de celui-ci, dans le sillage d'une longue période de laisser-aller. Bergotte avait fréquenté les lieux et n'avait pas fait mystère d'y avoir trouvé quelque source d'inspiration et là il y était pour ainsi dire revenu par la grâce de Hilda et de ses adjointes pour restituer au site régénéré une part de la ferveur et des bienfaits qu'il y avait puisé des lustres auparavant, perpétuant malgré lui un cycle de vie où le passé habite le présent. On avait d'ores et déjà prévu de réitérer cette approche en faisant venir à La Citadelle un petit ensemble musical avec piano afin d'y interpréter du Vinteuil et notamment la fameuse sonate. « Que n'ajouterions-nous pas à cette occasion une cimaise agrémentée de l'un ou l'autre tableaux peints par Elstir, de préférence représentant le jardin dans sa version initiale », avait suggéré un membre du conseil municipal qui avait fait ses humanités et qui voyait dans cette trinité artistique un horizon indépassable.

Le public fut rapidement conquis par les prestations de la petite bande de lectrices se passant tour à tour la parole selon des enchaînements réglés comme du papier à musique, au gré des interventions

des personnages mises en scène par Bergotte, passages de relai systématiquement accompagnés par un hochement de tête discret et bienveillant de Hilda. A elle la maîtrise de la voix et du flux déclamatoire, aux jouvencelles la fraîcheur de ton et de posture, ainsi que quelques légers chevrottements qu'une émotivité attisée n'avait pu réfréner.

Pour l'écoute du deuxième extrait, les auditeurs furent invités à se déplacer vers un point du parc rehaussé d'une installation qui constituait assurément l'excentricité des lieux, un grand parasol fait entièrement d'une espèce de mortier, lui aussi manifestement d'époque, et au pied duquel trônait une demi-douzaine de sièges de même acabit simulant des troncs de bois et entourant une table ronde de conformation identique. Et on redéambula tantôt par des allées rectilignes bordées de graminées, tantôt par des sentes tout en sinuosités ponctuées de massifs d'hortensias, sous les branches majestueuses d'un cèdre du Liban, seul être vivant ayant traversé toute l'existence du jardin, sur un petit pont de bois japonisant enjambant un ruisseau tortueux – les aubépines et autres lilas avaient été commandés, mais pas encore installés. Après deux étapes supplémentaires on arriva tout au fond du parc, au pavillon d'été à l'intérieur duquel était prévue l'ultime lecture et il n'y avait eu nul besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'on irait ici vers un point culminant, les quatre étapes antérieures ayant eu en quelque sorte valeur de mise en condition, de préliminaires diraient d'aucuns, sans qu'on eût conçu toutefois une seule seconde que l'apogée en question se situerait à une hauteur proche de celle du septième ciel et dont on ne redescendrait pas indemne. Hilda avait jugé opportun de porter sur ses seules épaules la responsabilité de l'aspiration à l'envolée suprême, avait imposé le silence d'un long regard circulaire et lancé péremptoirement: « Les deux côtés ».

Le couple de lignes moissonnées fut d'emblée situé, un terme de liaison en position liminaire indiquait en outre que ces étendues avaient déjà été désignées plus haut dans le texte, dans une partie non rapportée, cette reprise leur conférant une prégnance à mon goût, les gerbes amoncelées étaient des épisodes et péripéties de l'existence, la vie intellectuelle – « mentale » m'eût mieux convenu – tenait le rôle de la faucille et première accroche, la moisson était effectuée en dehors de toute volonté et de toute conscience, la révélation des richesses engrangées survenant ultérieurement, au hasard des circonstances, mais sans plus celles dans lesquelles elles avaient été amassées, dans la jubilation cependant de leur émergence, alors témoins de la réalité des choses à travers la substance tangible de laquelle perlait la sève bouleversante de la vérité.

Ce fut alors qu'une brume, d'abord légère puis plus dense, s'immisça dans le flux verbal où les propositions m'étaient toujours compréhensibles, si ce n'était que les rapports qu'elles entretenaient les unes avec les autres tendissent à s'estomper. « Les chemins se sont effacés », « des gisements profonds de mon sol mental... sur lesquels je m'appuie encore », « les fleurs... ne me semblent pas de vraies fleurs » flottaient, s'affranchissant de toute attache, dans mon esprit auquel s'accrocha quelques

instants après une très surprenante et non moins désarmante injonction qui me fit à décrocher – exiger qu'on puisse « aller à la pêche », « se promener en canot », « voir des ruines de fortification gothiques » ou que sais-je, il fallait oser et Bergotte avait osé. Dès lors je n'étais plus qu'un fétu ballotté d'un côté à l'autre au rythme de la scansion envoûtante de Hilda. Je ne saisisais à ce moment plus que des mots isolés : « désir », « revoir », « mère », « affection » ... et puis de nouveau « Méséglise » et « Guermantes ». Le carambolage persistant dont j'étais la victime consentante libéra des substrats enserrés dans les plis de mon inconscient, un frisson d'aise titilla mes glandes lacrymales, bientôt elles lâcheraient la bonde si un terme à ce remue-ménage n'était mis. En lecture individuelle j'eusse déposé le livre, attendu que cela se tassât et ensuite l'eusse repris, mais céans il eût été difficile de s'éloigner du groupe sans qu'on y vît une marque de lassitude, voire de désapprobation vis-à-vis de la lectrice émérite et plus que tout, dans cette hypothèse, la suite de la tirade serait perdue, ainsi que les troubles afférents dont je pouvais supposer qu'une part au moins, voire une grande part serait *in fine* source de plaisir. Je fouillais donc préventivement dans ma poche à la recherche d'un mouchoir et attendis non sans une certaine appréhension le jaillissement du point de non retour, suivi de ses imparables hoquets et larmoiements. Ce fut alors qu'une infime altération affecta la voix de Hilda, mais peut-être avais-je été l'objet d'une illusion auditive, toutefois le léger tressaillement de la diction se reproduisit et se renforça, devint vite un tremblement, et aussitôt ce fut un étouffement, puis un halètement. « Je me suis complètement ramassée, excusez-moi », sanglota Hilda qui dut abandonner là, à trois mots de la fin.

Je regagnai tant bien que mal le plancher des vaches et le spectacle qui s'offrit à moi avait les airs chaotiques du Radeau de la Méduse. Beaucoup de naufragés s'épongeaient les yeux, quelques-uns rassuraient des âmes particulièrement ébranlées, soit affalées sur des sièges, dont Hilda, soit étendues sur des canapés, qui peinaient à reprendre pied et souffle. Deux hommes restaient debout, immobiles et silencieux, le regard dans le vide, la tête dans des mondes qui leur appartenaient. Un vague sentiment d'embarras, comme il peut en survenir après une première relation intime – on l'a fait, mais comment passer à autre chose – plombait l'atmosphère, maintenait la petite communauté dans une torpeur sourde, paralysante. Le salut vint de Bruno, membre du conseil d'administration de la société qui avait fait venir Hilda, resté à distance de la performance déclamatoire, et qui à un certain moment estima qu'il était temps qu'on allât de l'avant. Il s'approcha de la cohorte déconfite et annonça le plus naturellement du monde : « Un apéro vous attend dans le bâtiment de l'ancienne orangerie ». Il n'en fallut pas plus pour qu'on retrouvât ses esprits, un petit remontant pour se remettre de toutes ces émotions avait des allures de continuation évidente, quitte à éventuellement se laisser emporter par d'autres griseries. Seule une dame âgée peinait à s'extraire de l'emballement révélateur, béatement empêtrée qu'elle était dans une profusion de gisements mis au jour.

**Pastiche n° 2**

-

**New York times, instants choisis**

3 308 signes

newyorktimesinstantschoisis.docx

New York times.

En arrivant de l'aéroport "Newark Liberty", ma première vision de New York fut celle d'un indien à longues nattes descendu de son taxi jaune pour ouvrir la portière à ses clients. J'ai pensé que cet homme aurait pu jouer le rôle d'un figurant dans un western où les Indiens luttent pour conserver la terre de leurs ancêtres que les envahisseurs venus d'Europe veulent conquérir. L'hôtel où j'avais réservé une chambre se trouvait à Manhattan sur la 57<sup>ème</sup> rue, le personnel aimable parlait couramment français, un chasseur au garde-à-vous attendait les clients devant la porte. Au sommet de cet immeuble, la vue était très étendue sur la ville et sur l'Hudson, et une piscine chauffée attendait les nageurs. Cependant, mon séjour n'étant prévu que pour une semaine, chaque matin vers huit heures, je quittais l'hôtel pour visiter la ville. Chaussée de baskets, je marchais toute la journée, avec tout de même quelques pauses. Les vendeurs de rue proposant des bretzels, ou des glaces, étaient les bienvenus pour calmer ma faim ou éteindre ma soif. Soudain, près de Central Park, quelle ne fut pas ma surprise de voir arriver des chevaux, ce qui, dans la circulation automobile infernale de cette ville qui ne dort jamais m'était apparu comme un anachronisme. Il faut reconnaître que la police montée est très efficace pour observer et pour réagir rapidement en cas d'agissement malhonnête. Je levais constamment la tête pour admirer les gratte-ciel, car ces immeubles sont des merveilles d'architecture : le "Flat Iron" si étroit, l'"Empire State Building" célèbre en raison du film "King Kong" et le "World Trade Center" qui était encore debout avant d'être une cible du terrorisme. Ce sont les Indiens qui les ont construits, le vertige leur étant inconnu, ils ont amplement participé à l'édification de cette cité élancée vers le ciel. J'ai visité plusieurs musées, notamment le musée d'art moderne "Guggenheim" dont la forme est celle d'un escargot et le "Metropolitan Museum", le plus grand musée d'art des Etats-Unis, qui, en outre, abrite de nombreuses toiles impressionnistes, dont plusieurs sont signées Claude Monet. Un soir, je suis allée voir une comédie musicale à Broadway, et même si je n'ai pas saisi toute l'intrigue, j'ai apprécié les chants et la mise en scène parfaitement réglée. Mais c'est un chaton qui a été à l'origine de mon meilleur souvenir : devant un délicatessen, un restaurant typiquement new yorkais où je souhaitais déjeuner d'un sandwich au pastrami, un chaton noir et blanc miaulait. J'allais le caresser lorsqu'une jeune policière vint le caresser aussi. C'était impressionnant de voir que cette jeune femme armée comme le sont les policiers américains oubliait pour quelques instants sa fonction simplement pour donner un peu de tendresse à un jeune chat. Nous étions, toutes les deux et le chat, dans une bulle, hors du temps, et de longues années après cet événement, je m'en souviens parfaitement. Enfin, nous nous sommes quittées avec le sourire et chacune a repris sa route, elle, sa route peuplée de taxis jaunes dont le moteur ne s'arrête jamais, de grosses cylindrées et de livreurs à vélo nombreux à perdre la vie sous les roues d'une voiture, et moi, ma route de la campagne française qui serpente à travers les bois, les champs et les vignes.

**Pastiche n° 3**

-

**Les années de transition**

4 883 signes

lesanneesdetransition.docx

Je regardais Barthelemy s'éloigner et dut attendre une longue minute avant de reprendre ma marche, à la manière de ces vieillards qui doivent retrouver leurs esprits au moindre événement inhabituel sur leur parcours, ou comme ces personnes qui se promènent en conversant et doivent s'arrêter pour réfléchir si tout à coup une parole les surprend un peu trop. C'est que soudain, le souffle devenu plus court dans ma poitrine, il m'apparut avec un mélange de netteté, de tristesse et de consternation, combien ces années qui me séparaient de cette rencontre avaient été peu fructueuses, puisque selon toute vraisemblance, je n'étais nullement devenu cet être à la parole vive et assurée, à la répartie facile et fluide, aux gestes francs et virils, qu'avait réussi à devenir mon ami de lycée dans un intervalle de temps pourtant identique.

Ainsi donc semblait-il avoir passé sans encombre (tout comme sans doute l'ensemble de notre petite bande de Saint-Sulpice avec qui j'avais progressivement perdu contact à l'orée de la vie étudiante, la majorité d'entre eux ayant choisi d'entrer en école de commerce alors que j'avais opté pour les voix plus austères de la philosophie) cette sorte de cap invisible qui sépare la fin de l'adolescence (où règne encore toute la fantaisie de l'enfance) du sérieux de l'âge adulte. Du reste, n'est-ce pas cet esprit d'enfance qui est sérieux dans la mesure où il est plus sincère et plus vrai, alors que sur le visage des adultes s'affiche cette sorte de bonhomie permanente et artificielle qui révèle en creux sinon une certaine morgue, du moins une affectation de facilité face aux rigueurs de l'existence, ou plus simplement la nécessité de recouvrir, soit par politesse, soit pour les conjurer, soit plus simplement par besoin de ne plus y penser, une interminable succession de tracasseries et de responsabilités ?

Tout cela, que j'avais entr'aperçu chez mon ami en un instant, me faisait me rendre compte que je n'avais en réalité jamais quitté cette période intermédiaire de construction, de préparation, contenue dans ces quelques années malléables et indéterminées qui suivent le baccalauréat. Cependant, m'étant enfin remis en marche, je me demandai si cette première impression n'était pas trompeuse. Car sans doute il est vrai que toute leur vie, les gens timides et dont l'enfance fut paisible, croient, quelle que soit leur accomplissement social, demeurer cet être doux et enthousiaste, sincère et respectueux, cette jeune personne attentionnée et naïve, heureuse de petits riens, qu'ils ont l'impression de reconnaître jour après jour dans un placide monologue intérieur. Et bercés par toute cette bonne disposition pour l'existence, comment pourraient-ils voir que sans doute l'esprit de sérieux les a déjà eux aussi progressivement rattrapés ? Peut-être alors fallait-il interpréter ma contrariété comme un simple rappel de ma méprise à mon propre sujet, puisqu'après tout Barthelemy ne m'avait pas, il est vrai, parlé comme à un petit enfant, mais avait semblé au contraire me considérer comme un égal, me disant combien il regrettait nos conversations littéraires ou politiques de l'époque, me faisant promettre de l'appeler sans faute, etc.

Pourtant, quand bien même j'aurais moi aussi acquis, par petites touches imperceptibles, un peu de cette assurance dans la silhouette, la démarche, ou encore la parole, je savais bien en définitive que ma stupéfaction reposait hélas sur des éléments de comparaison tangibles, qu'elle n'était pas due à la seule croyance illusoire d'avoir préservé, comme dans une capsule temporelle, une certaine fraîcheur d'esprit (croyance encore renforcé, redoublée en miroir, par cette erreur commune qui fait que l'on garde en mémoire l'apparence et l'esprit d'une personne au moment où on l'a vue pour la dernière fois, en l'occurrence près de six années en arrière) mais qu'elle s'expliquait bien par le fait incontestable que je n'avais décidément jamais quitté les rivages de la si tranquille vie lycéenne. Et qu'au moment où chez mes camarades la vie sociale fleurissait et s'étoffait (même chez les philosophes ou les littéraires, qui étaient en réalité souvent tout aussi bien dotés en *élan vital* que les autres), où les diners se multipliaient, où les contacts professionnels se nouaient, je n'étais pas parvenu, comme me l'avait dit un jour mon oncle un peu cruellement, « à suivre », et qu'en définitive, suivant une pente trop contemplative ou rêveuse sans jamais l'associer, en réponse à mon attirance pour l'écriture, à une discipline qui aurait consisté à écrire quoi qu'il advienne une page par jour, j'avais hélas repoussé de mois en mois, d'années en années, le moment de me mettre au travail.

**Pastiche n° 4**

-

**Les âmes errantes**

6 638 signes

lesameserrantes.docx

Je suis la brume parisienne qui vous enveloppa quand, la nuit tombée, désespéré d'avoir reçu au dernier moment un billet de Madame de Stermaria vous indiquant qu'elle ne pourrait se rendre à votre rendez-vous de l'île du Bois de Boulogne, Robert de Saint-Loup vint vous chercher inopinément pour aller dîner au restaurant.

Je suis la brume de Doncières qui vous plaquait sur les épaules une cape glacée tandis que vous cheminiez dans l'obscurité depuis votre hôtel à travers la ville pour rejoindre le même Saint-Loup et ses camarades de caserne dans une auberge dont les lumières vous guidaient comme le fanal indique la route à suivre pour rentrer à bon port.

Je suis la brume de Combray que vous évoquez mais dont la mémoire même s'est presque perdue.

Nous venons toutes aujourd'hui, après tant d'années, vous demander des comptes. Un peu par jalousie nous l'avouons, mais sur ce point, vous en conviendrez, le maître en la matière que vous êtes ne devrait pas trop nous en vouloir.

Nous venons vous demander justice, nous venons vous demander raison du piètre sort que vous nous avez réservé alors que d'autres ont eu le privilège d'être nommés pour l'éternité, du moins au regard de celle de votre œuvre à laquelle nous sommes profondément attachées .

Alors certes, nous nous sentons proches de ce pavé mal équarri, quoique nous ne pouvons pas nous empêcher de sourire avec une certaine malice en vous imaginant dans votre petit costume sombre et chapeau mou à la main, éperdu d'admiration en traversant la place, aimanté par les coupoles de plomb, les mosaïques d'or, les fières balustrades de cette improbable architecture issue d'une fécondation monstrueusement hybride entre l'occident gothique et l'orient byzantin, trébuchant sur cette pierre dont l'espièglerie est peut être due à une âme fantasque déposée là par quelque marchand ou armateur ivre de beauté et de vin vénitien, à l'époque où l'arsenal dans ses chantiers infernaux qui impressionnèrent même Dante, mettait à bas chaque jour une nouvelle galère prête à rejoindre l'escadre de Lépante. Oui, nous avons malgré tout une certaine tendresse pour cette pierre dure car nous savons que nos sœurs de la lagune, telles des néréides vaporeuses, venaient après une journée lumineuse d'automne déposer leurs baisers de gaze comme peut-être pour soulager ce pavé froid qui lui aussi attendait la délivrance du soir.

Nous pourrions, c'est vrai, avoir aussi un peu de tendresse pour cette roue du cheval de fer contre laquelle le choc du marteau du préposé imprima pour longtemps en vous l'écho de sa sonorité métallique. Encore une matière dure, minérale, non plus taillée par la main de l'artisan d'autrefois mais forgée par des golems d'acier des temps modernes dignes des antres d'Héphaïstos mais que nous imaginons, malgré tout, chaudement enveloppée dans les échappées des boîtes de vapeur de la

machine, telle la pelisse que Robert de Saint-Loup, encore lui, posa délicatement sur vos épaules dans ce restaurant où vous fûtes si malheureux. Comme vous les avez aimés ces mondes de vapeur terribles qui embrassaient toute la plateforme du départ et se diluaient à peine dans la tranchée du quartier de l'Europe ! N'avez-vous pas été saisi, plus tard sur votre chemin, par l'effet du brouillard qui, se dispersant brusquement, vous fit apercevoir la jeune porteuse de lait et qui se dissipant presque pour s'effacer courtoisement et élégamment, comme le ferait l'hôte des lieux pour vous laisser découvrir dans un salon une femme mystérieuse qui n'existait alors que dans vos rêves ?

Que dire de la serviette empesée ? Bien sûr, le souvenir des temps de Balbec ne nous est pas étranger. Devrions-nous, à notre tour, vous rappeler nos chères parentes, les brumes marines qui, la nuit venue, attendaient le départ des curieux qui passaient et parfois s'agglutinaient devant les baies de « l'aquarium » appuyant presque leurs bouches sur le matériau dur et froid, d'où s'exhalait une haleine aussitôt transformée en buée vite dissipée, pour qu'à leur tour, elles viennent délicatement déposer leurs vapeurs légères et fragiles sur la paroi de verre des fenêtres de l'hôtel, pour bientôt se transformer en quelques larmes prémonitoires ?

Avez-vous en mémoire l'eau jetée en jets brefs sur le fer qui tentait de maîtriser et d'assagir les plis du lin rebelle, qui sublimée produisait dans la lingerie une ambiance surchauffée dans laquelle vous ne pouviez être que fasciné par la peau laiteuse de la jeune repasseuse dont les bras naissant de l'emmanchure légèrement bouffante du corsage étaient comme de délicates tiges virginales sortant de leur cocon végétal ? Ces tendres pistils étaient nappés de fines gouttelettes de sueur qui perlaient également sur son front avant de disparaître dans une évaporation qui n'est en fait que la forme organique des chimies météorologiques dont, peut-être, par une certaine paresse récurrente chez vous et chez certains de vos héros emblématiques, vous aviez délaissé toute forme d'approfondissement ?

Pourtant rappelez-vous, quand vous exploriez vos souvenirs obscurs et transformés par le temps, n'était-ce pas nous encore, brumes évanouies, qui sous notre nature éphémère et floue vous accompagnaient ? Quand, immergé dans vos réflexions introspectives, n'était-ce pas nous, toujours, qui agissions comme un filtre entre la réalité extérieure et vos perceptions et souvenirs ?

Mais peut-être que les énigmes que nous représentions n'en sont plus pour vous, à force de nous avoir côtoyées comme ces personnages dont vous avez fait rapidement, ou non, le tour dans les salons que vous fréquentiez alors et dont vous vous étiez vite lassé. Sans doute nous trouvez-vous même trop familières et donc sans intérêt puisque ne recelant plus de mystère... Vous aurez fait le tour de nos charmes et peut être ne pouviez-vous même plus nous supporter alors que vous souffriez de partager la même pièce avec notre dernier avatar, les fumigations.

Alors ,comme vous, à notre tour nous ne voulons plus nous battre. Nous le regrettons, mais nous allons nous résoudre à notre rôle de vieilles maîtresses. Et puis, comment lutter contre la jeunesse immuable d'une illumination jubilatoire que vous avez embrassée dans vos moments de fulgurante éternité avec celles et ceux qui ont eu votre préférence ?

Sachez cependant que, nous aussi, nous resterons immortelles dans votre œuvre à la manière de ces âmes errantes qui revisitent sans cesse tous les lieux et les moments où l'on s'est aimé puis séparé. Et peut-être qu'un lecteur au détour d'une page sera, lui, saisi par notre magie et aura comme vous le souhaitiez finalement imaginé à son tour sa Recherche.

**Pastiche n° 5**

-

**Soixante-seizième feuillet**

7 342 signes

soixanteseiziemefeuillet.odt

De l'époque maintenant lointaine où je portais une attention démesurée à chaque information que j'obtenais sur Swann auprès de ses amis, informations parfois si minces et obtenues de manière si contournée, par des détours de conversation tellement improbables que je craignais souvent de ne pas réussir à amener mon interlocuteur à parler par lui-même de Swann, à me délivrer sans même s'en rendre compte le petit événement le concernant que j'attendais intensément et qui était le seul objet de notre conversation, me permettant ainsi d'apprendre un nouvel élément sur lui qui me donnerait l'illusion de mieux le connaître - et dans une certaine mesure de le posséder -, de cette époque révolue je garde aussi imprimée quelque part dans une cellule spécialement dédiée de ma mémoire chaque occasion où il m'avait été permis de le voir.

Je me souviens ainsi très bien que je l'avais aperçu sur le Boulevard Saint-Michel une fin d'après-midi de printemps, je crois même sentir cette chaleur particulière qu'il y avait ce jour-là sur Paris et la lumière de cette journée qui éclairait tout plus fort, et qui éclaire encore cet après-midi-là, si longtemps après les quelques minutes que je restai alors à observer, à son insu, le père de Gilberte. La tête levée vers un homme beaucoup plus grand, il discutait en souriant, son interlocuteur penché vers lui souriait aussi, tout deux indifférents à la foule des passants qui contournait sans même y prêter attention l'obstacle qu'ils formaient sur le trottoir. Je jalousai à ce moment-là cet homme qui conversait avec Swann comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire à cela. C'est bien après ce jour passé que je pus mettre un nom sur cet inconscient, lorsque, participant à un dîner donné par Madame de Sanseverina-Mosca me fut présenté M. de Saint-Tadié. Je levai au moment de cette présentation ma tête vers lui, du même mouvement qu'avait effectué Swann des années auparavant sur le Boulevard Saint-Michel, en direction de cette même figure un peu allongée, souriant au même sourire qu'avait regardé Swann, sans que l'éminent professeur de Sorbonne à qui on me présentait ne soupçonna l'ascenseur émotionnel qui secouait à cet instant mon cœur.

Malgré son air britannique et son esprit français, il se dégageait de lui un parfum d'exotisme qui provenait d'anciennes vies menées au Cameroun et en Égypte. Il racontait avec une pointe de rancœur tenace le regret de n'avoir pas été admis du temps de sa jeunesse comme chercheur dans l'École qu'il convoitait, par la faute d'un professeur qui lui avait ainsi fait payer l'insupportable audace d'avoir délivré honnêtement son avis qu'il lui était demandé, ce professeur injuste, grâce à qui la vie de M. de Saint-Tadié n'avait pas été ce qu'il aurait voulu qu'elle fût, du moins dans ses premières années suivant son diplôme de fin d'étude, lui avait offert sans le vouloir ce chemin de traverse qui l'avait mené finalement là où il souhaitait arriver, mais par des détours qu'il n'aurait pas imaginés, et, après avoir promené de Yaoundé à Alexandrie puis de Londres à Paris l'éternel regret de n'avoir pas obtenu ce qu'il lui était dû, il regardait désormais cette injustice originelle comme la chance de sa vie. En effet, tout événement qui se produit, ou qui ne se produit pas, emporte avec lui toute la suite de ce que nous vivons, et qui n'aurait pas eu lieu sans cela. Peut-être cette vie alternative que nous imaginons et que

nous regrettons de ne jamais avoir eu aurait-elle été plus belle, plus heureuse, semée de moins d'embûches et de rencontres inutiles ou décevantes, mais tous les beaux moments n'auraient pas non plus pu y avoir lieu, ni tel voyage resté gravé en nous, ni ce coucher de soleil dont les derniers rayons irisent encore la surface plane de l'océan de notre mémoire, ni la présence de cette femme qui le regardait avec nous ce soir-là, et qui est à elle seule une raison de préférer malgré tout la vie qui nous a échoué, parce qu'il n'est pas concevable que cette femme n'ait pas fait partie de notre vie, et que cette vie toute tracée qui nous a été refusée par une décision injuste, comme pour M.de Saint-Tadié, n'aurait pas pu nous la faire rencontrer.

Madame de Sanseverina-Mosca avait connu M. de Saint-Tadié dans l'ancien duché de Parme et Plaisance où elle résida un moment. Elle venait alors de rompre subitement, et contre tous les usages de son monde, avec le comte Pierre Bézoukhov, avec une audace que la duchesse de Guermantes, malgré tout le mal qu'elle ait pu en dire, jalousait secrètement. Sa rencontre avec M. de Saint-Tadié arriva à ce moment-là, et si personne ne put jamais apporter de preuve absolue de l'histoire d'amour qu'il y avait eu entre eux, elle n'en n'avait pas moins accédé à la réputation de fait établi, et c'est ainsi que moi aussi pendant la soirée j'observai ces deux improbables amants pour tenter d'apercevoir dans l'échange d'un regard ou d'un geste ébauché trop rapidement, l'aveu de cet ancien amour.

M. de Saint-Tadié passait pour érudit, et je crois en effet n'avoir pas entendu dans un salon quelqu'un parler avec autant de naturel, d'intelligence et de simplicité de la littérature et des cultures étrangères que cet exquis voyageur. Malgré l'attention concentrée que je portais à ses propos, pour tenter autant de n'en rien perdre que de tout y comprendre, je ne pus néanmoins empêcher cette petite cellule de mon esprit dédiée à jamais à Swann de se réveiller et de me tourmenter intérieurement pour que je tente d'obtenir de M. de Saint-Tadié, à la suite de tous mes indicateurs passés, un commentaire sur Swann, une impression de plus à compiler à toutes celles déjà obtenues pour continuer de dessiner le portrait intime de celui auquel je ne m'intéressais pourtant plus depuis longtemps déjà. Je lui fis part du souvenir que je croyais avoir de lui et de Swann devisant sur le Boulevard Saint-Michel – j'en étais sûr en réalité, mais à mon habitude je préférerais feindre l'ignorance pour laisser mon interlocuteur me dévoiler tout ce qu'il ne me dirait probablement pas s'il se rendait compte du souvenir absurdement précis que je conservais d'une scène à laquelle je n'avais fait qu'assister de loin -, que c'était il y a longtemps et qu'il me semblait qu'il faisait beau. L'espace d'un instant et d'un imperceptible mouvement de sourcil de M. de Saint-Tadié je crus être découvert, mais il s'agissait en fait de l'étonnement d'entendre prononcer le nom de Swann, qu'il est vrai plus personne n'évoquait, et un sourire bienveillant apparut face à moi, ainsi qu'un nouveau Swann jusqu'alors inconnu, qui aimait l'Égypte et ses trésors cachés. Je fus emporté le temps de quelques souvenirs le long du Nil, au pied des pyramides de Neferefrê et Neferirkarê, ou de la tombe de Niouserrê, parcourant les hiéroglyphes à la gloire des prêtres eux-mêmes adorateurs de Rê ou d'Osiris, à portée de regard de Madame de

Sanseverina-Mosca, et des derniers pharaons de la cinquième dynastie.

M. de Saint-Tadié, à la fin de cette évocation de Swann passionné par la civilisation égyptienne, qu'il s'excusa à tort d'avoir fait durer un peu trop longtemps, me remercia de lui avoir permis de penser à ce vieil ami à qui il ne songeait pas assez souvent, bien qu'il le méritât, et d'avoir pu lui rendre, autant qu'il le pouvait, par ses quelques souvenirs, un cordial hommage.

**Pastiche n° 6**

-

**À la recherche de l'homme des Laumes**

9 720 signes

947e04df2aea2486de89b250640d70ad\_larecherchedelhommedeslaumes.docx

« Monsieur de Saint-Euverte est parti ! » me lança Mme de Guermantes avec cet air d'évidence et de simplicité que prennent les gens du Faubourg pour diffuser les petits potins concernant leur monde en feignant de supposer que ce « monde » des mondains était le seul qui existât parce qu'il était le seul qui fût élégant, et s'amuse par avance des snobs, qui tâchent d'imiter cette familiarité étudiée bien qu'ils ne marinent point dans le milieu depuis les Mérovingiens. Je devinai qu'Oriane ne m'eût pas su gré de cette affectation et ne cachai pas mon étonnement d'entendre ce nom, ayant toujours pensé que la marquise n'avait pas de mari.

« Elle l'avait si peu, reprit-elle, leur relation était sans doute très sainte, car très chaste, mais aussi très ouverte, la dame s'acharnant à courir après les gens du monde, dont Mémé comme vous le savez, tandis que monsieur préférait les actrices. C'est l'une de ces gambadeuses qu'il a suivie en Amérique, rompant les derniers liens légaux devenus si ténus et flétris quoique encore officiels. La Saint-Euverte, déjà minée par l'âge et l'insuccès de son salon lugubre et défraîchi, s'est retirée dans son domaine d'Orléans où elle contrefait la dévote. Il se murmure toutefois qu'elle ne refuserait point les consolations d'un sigisbée et peut-être plus, et qu'elle se serait initiée pour cela, à son âge !, aux mystères d'internet dont on lui aurait vanté l'efficacité des " applis de rencontre " ; mais les gens sont tellement mauvaises langues ...» conclut-elle son léger persiflage avec cet air si Guermantes fait de fausse pruderie sous-tendue d'ironie, au style inimitable et qu'on aurait tort de vouloir imiter, mêlant de perfides mais inattaquables allusions à une longue et brillante pratique de la prétéition.

Le jeune et blond marquis de Beauséjour, proche de nous, n'avait rien perdu des clabaudages de sa cousine et les approuvait d'un fin sourire.

« Adhémar, que dirais-tu de te mettre au rang des prétendants ? reprit Oriane. Je te rappelle que les Saint-Euverte sont à la tête d'une immense fortune depuis que leur ancêtre éponyme, l'évêque gallo-romain, a miraculeusement trouvé un trésor en construisant sa cathédrale.

- Eh bien, si cette infidèle veut soutenir notre cause, elle sera sauvée et trouvera sa place au paradis d'Allah » répondit-il, à ma prudente surprise ; je cherchai l'ironie et le second degré propres à l'esprit Guermantes dans ces propos inattendus.

Mais non, nul second degré dans ce discours qui reflétait les convictions réelles, ou du moins affichées, du jeune marquis lequel, fort de son ascendance avec Godefroy de Bouillon, avait nourri depuis sa prime enfance une fascination pour l'Orient et aussi pour les Orientaux, cela ayant abouti à sa conversion à l'islam. Suivant les coutumes de cette religion, il avait changé son prénom en « Ahmed » ce qui, considérant sa blondeur et son teint pellucide, avait conduit sa cousine à lui décerner le surnom de « Pâle Ahmed », qui allait se révéler étrangement prémonitoire.

À quelque temps de là, ce que j'avais pris pour des bulles mondaines éclatant à peine prononcées se révéla être devenu une affaire sordide voire crapuleuse, mais ce que nous comprenons du présent

n'est le plus souvent qu'une caricature étique, incomplète et parfois fautive de ce qu'il advient réellement dans le futur de ce présent et que nous ne comprenons qu'après coup, quand il est devenu du passé, tant il est plus facile d'être historien que prophète.

Adhémar, toujours travaillé tant par ses besoins d'argent que par son attirance pour ses coreligionnaires exotiques, s'était acoquiné avec un Ivoirien mahométan qu'il avait décidé de suivre dans son pays, où il fallait bien vivre, hélas, tout comme dans le faubourg Saint-Germain. Son doux ami l'initia à l'industrie locale du « bara » - l'art interlope des cyberaigrefins surnommés les « brouteurs » -, fondant de grands espoirs sur sa pratique raffinée du français et sa maîtrise innée des *usages*.

L'appât du gain, la bonne volonté, le souci de plaire à son amant, sa connaissance atavique des milieux huppés ne tardèrent pas à porter leurs fruits : il lui fallut peu de temps pour « fixer » la Saint-Euverte. La malheureuse s'avérait aussi désespérée par les applis de rencontre que par la vie mondaine ; ne la contactaient que des hommes incultes, ordinaires et grossiers, quand elle languissait après des êtres sublimes en quête de leur moitié platonicienne, à croire que les princes charmants souffraient d'illectronisme ? Elle commençait à perdre espoir lorsqu'un message la laissa palpitante et subjuguée.

Écrit dans une prose élégante, gracieuse et surannée, il émanait d'un homme distingué mais qui, lassé des faux-semblants affûtés et venimeux du Faubourg, s'était retiré dans ses terres de province et souhaitait pour l'heure rester discret, en Alceste exigeant et attentif qui n'ouvrirait son cœur et sa thébaïde qu'à la plus noble Célimène.

Ils s'écrivirent. Brûlant de curiosité, Diane tâchait d'interpréter le moindre signe qui eût pu l'aiguiller vers l'identité et la localisation de ce soupirant numérique et pensant même parfois le reconnaître à quelque tournure de phrase ou certaines évocations du Faubourg car, lorsque plus rien ne subsiste de ce qu'on a connu, une trace immatérielle, infime et ténue peut faire renaître un monde... Cela se produisit au bout de quelque temps, quand il laissa échapper, au détour d'une phrase, que son domaine familial se trouvait aux Laumes.

« Les Laumes ! Serait-ce un Guermantes ? » L'étincelle minuscule enflamma la mémoire, l'espérance et l'imagination de la marquise qui concocta dans sa réponse mille circonlocutions pour ne pas lui poser directement la question, tiens, c'est amusant, j'ai connu jadis un monsieur charmant qui avait été prince des Laumes, le connaissiez-vous ?

- Je le connais bien naturellement, lui répondit-on, puisque c'est mon frère, qui m'a cédé le château des Laumes.

Le frère de l'ancien prince des Laumes, il n'y en avait qu'un, qui ne pouvait être que le baron de Charlus, celui qu'elle avait tant de fois essayé d'attirer à ses soirées en vain. Voilà qu'il lui offrait son amitié, si longtemps après, quand elle ne l'espérait plus, comme une porte que l'on pousse par hasard et qui nous offre sans façon ce qu'on a tenté mille fois d'obtenir par d'opiniâtres efforts toujours restés infructueux.

Le correspondant confirma, il était temps de lui ouvrir son cœur et de ne plus rien lui celer puisqu'ils étaient amis dorénavant, si elle le voulait bien néanmoins, car il lui était pénible mais nécessaire de présenter ses excuses pour l'attitude indigne qu'il avait eue jadis à son égard, lorsqu'il était par trop imbu de sa personne, de naissance et de généalogie ; lui pardonnerait-elle ?

Elle pardonnerait. Il en conçut de la gratitude, de la joie, du bonheur. Il souhaitait l'inviter aux Laumes, mais ne pouvait hélas le faire dans l'immédiat, la vieille bâtisse nécessitant des travaux coûteux, et il rencontra de ponctuelles difficultés financières.

Souhaitait-il qu'elle lui avançât de l'argent ? Il ne saurait en être question, ces ennuis passagers finiraient bien par s'arranger. Elle insista, il refusa encore, elle revint à la charge : « Baron, vous m'offenseriez en refusant une aide si généreuse. J'attends de vous, comme preuve d'amitié, un relevé d'identité bancaire pour me permettre de vous faire un virement. »

Il céda. Une somme substantielle fut virée, il remercia chaleureusement, puis, horriblement gêné, expliqua que la première somme, suffisante pour la toiture, ne l'était pas pour les boiseries ni pour les douves, qui toutes deux avaient grand besoin de rénovation. Ne pouvant rêver plus grand bonheur que celui d'être utile au baron, elle lui fit deux autres virements ; il remercia encore.

Puis ses messages s'espacèrent, s'abréchèrent. « Bien sûr, il est occupé par les travaux, compatit-elle, il faut lui laisser un peu de temps. » Au bout de quelques mois, elle n'y tint plus et résolut de lui faire la surprise d'une visite inopinée aux Laumes.

Le château n'était en fait qu'une maison seigneuriale, ayant appartenu à la famille des Chaugy, apparentée à Mme de Sévigné, ce qui apparut de bon augure à la marquise. L'adresse du lieu toutefois, rue Madame Lemoine, sollicita curieusement sa mémoire sans qu'elle pût y discerner d'abord ce qu'elle recélait d'inquiétant. Devant la modeste bâtisse, elle demanda qu'on l'annonçât au baron de Charlus.

« Le daron de qui ça ? C'en est un qui s'est occupé du pigeonnier ? Ou alors un Angliche, lui reparti la femme à la mise de servante qui lui avait ouvert.

- Mais le frère du duc de Guermantes, votre prince » précisa la marquise, émue de penser que sans doute le baron, par modestie, avait dissimulé sa noble origine.

- Pas plus de prince que de duc dans le coin, on leur a coupé le cou à la Révolution et c'est devenu une ferme ici. Mais reste le pigeonnier avec son toit en lave qu'est le plus beau de toute la Côte-d'Or, je peux vous le montrer si vous voulez, c'est dix euros. »

La réalité trouve à détruire les rêves une volupté sadique. Mme de Saint-Euverte, naguère tout euphorique de s'être crue à deux doigts de voir réalisé son désir le plus profond - être honorée par l'élite des barons, pour reprendre l'antistrophe aimable dont son amie la Comtesse avait usé dans *Le Gaulois* - se trouva plongée dans la situation pitoyable et ridicule de femme spoliée et menée par le

bout du nez. Ayant eu le triste courage de porter plainte, elle devint la risée des lecteurs du *Figaro*, laquelle redoubla lorsque les enquêteurs identifièrent le coupable, ce Guermantes dévoyé et hors d'atteinte, menant la grande vie au luxurieux soleil d'Afrique.

**Pastiche n° 7**

-

**Une soirée perdue ?..**

8 938 signes

unesoireeperdue.odt

Quoique je n'eusse jamais nourri qu'un goût assez tiède, voire une désaffection à peine déguisée, pour le cinématographe et que je préférasse, dans un abandon délicieux et sans effort, me plonger dans les pages d'un livre, comme un voyageur fatigué se réfugie à l'ombre d'un vieux chêne, savourant la douce quiétude de cet instant suspendu, Albertine, qui, depuis plusieurs mois, avait transporté chez moi non seulement ses vêtements, ses livres et ses flacons de parfums mais aussi, insidieusement, ce pouvoir doux et terrible qu'ont les jeunes filles d'orienter les habitudes et les préférences de ceux qu'elles aiment ou qu'elles veulent dominer, voulait que je l'accompagnasse, ce soir-là, à une représentation d'un film de Georges Méliès qui devait avoir lieu au théâtre Robert-Houdin - un lieu fort étrange que mes parents, il y a bien des années de cela, m'avait fait découvrir, et dont le nom même, en l'entendant prononcer par Albertine, réactivait en moi tout un monde de curiosité enfantine, d'inquiétude délicieuse, de chandelles tremblotantes sur des visages maquillés, de glaces sans tain et de colombes surgissant du néant. Quoiqu'il en soit, bien que tout en moi, dans ce mélange de résistance muette et d'abandon résigné, s'opposât à ce plan de soirée, je n'eus pas le courage – ou peut-être le désir trop bien caché de m'y opposer – de la contrarier.

C'était sans doute en remarquant la tristesse où, pendant le trajet en taxi, me plongeait la perspective de découvrir un film qui, à priori, ne m'intéressait pas et durant la projection duquel, comme elle l'imaginait peut-être, je ne manquerais pas de bailler à m'en décrocher la mâchoire, qu'Albertine, pour m'épargner le supplice d'une soirée perdue, demanda au chauffeur de taxi de changer d'itinéraire et de nous conduire rue de Vaugirard. Je la remerciai et lui demandai à quel endroit elle souhaitait que nous nous rendions. À peine lui avais-je posé la question que, ouvrant ses longs yeux bleus, et souriant de ce sourire qui, creusant une ravissante fossette dans sa joue fraîche et enfantine, se montrait toujours irrésistible, elle répondit : « Nous allons chez Mme de Guermantes. » Je la regardai, un peu interdit. Surpris que nous pussions, sans crier gare, nous présenter à cette adresse, je l'interrogeais à brûle-pourpoint : « Chez Mme de Guermantes ? Nous ne l'avons pas prévenue de notre arrivée. N'est-ce pas gênant ? » Albertine me fit savoir, en se pelotonnant contre moi, ainsi que le ferait une chatte *terriblement* affectueuse, que Mme Verdurin ne détestait pas que l'on vînt la visiter à l'improviste, d'autant que, lorsqu'elle n'organisait pas de soirée où se trouvait réuni la fine fleur de son « petit clan », elle s'ennuyait un peu, regrettant sans doute que le prince de Guermantes, son époux - elle en avait parlé à Albertine – préférât se coucher de bonne heure que de sortir.

Le taxi s'arrêta devant la porte de l'hôtel particulier des Guermantes. Nous descendîmes de voiture et je réglai la course au chauffeur qui, sur un ton sec, me dit qu'il n'aimait pas beaucoup que les clients, lorsqu'ils lui avaient demandé de se rendre à une adresse précise, lui demandassent de prendre une toute autre direction. Je m'en excusai, ce qui, je le vis bien, ne toucha en aucune manière notre homme fort contrarié et en colère. Albertine, elle, ne s'en souciait pas. Pourtant, voyant l'heure tardive, et craignant que nous ne dérangeassions vraiment Mme Verdurin et son époux, je demandai au chauffeur

de taxi d'attendre encore un peu – ce que, visiblement, il n'apprécia guère - car je voulais convaincre Albertine, en renonçant à notre visite impromptue, de reprendre le chemin du boulevard des Italiens. Elle refusa. Le chauffeur de taxi aussi. Et la voiture, dans un infernal crissement de pneus démarra en trombe au moment même où Albertine, plantée devant la masse austère de la porte cochère qui s'élevait devant nous, pareille à ces portails d'abbaye que l'on n'ose franchir qu'en retenant son souffle, posa la main sur le lourd marteau de bronze et la porte, dans un grincement, s'ouvrit sur une cour pavée, noble et silencieuse, où Albertine avec la brusquerie d'un enfant capricieux décidé à jouer sans attendre. Je la suivis. Une lumière chaude, presque embrasée, s'échappait des fenêtres basses, projetant sur les pavés de la cour des éclats dorés, tandis qu'un vent, brutal et soudain, faisait frissonner les hautes branches des arbres, dont les feuillages sonnaient à mes oreilles comme des vagues mourant sur un rivage de galets. Arrivés devant la haute porte d'entrée, Albertine tira le cordon de la sonnette. Un instant passa, puis un domestique à l'air solennel, vêtu de noir comme un personnage de théâtre, hautain, parfaitement mis, avec cette rigidité qu'on imagine aux domestiques des grandes maisons anglaises ou des anciens gouverneurs coloniaux, nous saluant d'un mouvement de tête si maîtrisé qu'il eût pu servir de modèle à une gravure protocolaire, se présenta à nous. Albertine, sans se troubler, le regarda avec cette aisance un peu moqueuse qu'elle prenait dans les lieux d'apparente solennité, et dit simplement, d'une voix douce mais assurée :

— Seriez-vous assez aimable pour prévenir le duc et la duchesse de Guermantes ? Nous souhaiterions les voir, s'ils veulent bien nous recevoir.

Il s'inclina sans répondre, mais je crus voir, dans l'ombre de son regard, une brève étincelle de surprise, aussitôt maîtrisée par l'habitude du rang, et, avec une politesse où l'habitude le disputait au respect, nous fit signe d'entrer. Nous pénétrâmes dans un vaste hall, où le silence était si dense qu'il semblait drapé, et où chaque meuble, chaque portrait accroché à la cimaise nous regardait comme un témoin ancien.

— Si Monsieur et Mademoiselle veulent bien patienter un instant, dit-il d'un ton feutré, je vais prévenir Leurs Altesses.

Il s'éloigna à pas lents, sa silhouette se fondant dans la pénombre du corridor, tandis qu'Albertine, debout à mes côtés, promenait un regard distrait sur les portraits sévères et les hautes tentures. Un léger silence s'était installé, comme si la maison elle-même écoutait.

Bientôt, le domestique reparut.

— Le duc et la duchesse vont recevoir Monsieur et Mademoiselle, dit-il en s'inclinant. Je vous prie de me suivre.

Il nous introduisit dans un salon dont le silence était presque religieux, alourdi par les tentures et les tapis, saturé d'une odeur feutrée de vieux velours et de fleurs mortes. Le prince de Guermantes, raide dans sa jaquette, se tenait debout près de sa femme, dans l'attitude de ceux qui, se sachant observés,

adoptent une contenance solennelle. La princesse, elle, s'élança vers Albertine avec cette effusion théâtrale propre aux hôtes habitués à recevoir sans jamais avoir été surprises. Elle prit les mains d'Albertine et, l'examinant avec une minutie presque médicale, s'écria d'une voix aiguë : « Très chère, quelle heureuse surprise ! » Mais, tandis que je ne disais rien, n'osant troubler l'équilibre fragile de ce moment, et que le prince me souriait avec cet air grave et digne d'un magistrat qui, s'adressant à l'accusé, lui annonce froidement qu'il est condamné à la peine capitale, Mme de Guermantes nous apprit que, s'apprêtant à se rendre, avec son mari, à la représentation d'un film de Georges Méliès au théâtre Robert-Houdin, elle ne pouvait nous recevoir. À ces mots, Albertine me regarda fixement, d'un air satisfait, avec une expression de triomphe silencieux, comme si, dans la coïncidence ironique de ce retour à la représentation évitée, elle voyait s'accomplir une sorte de justice espiègle, tâchant de lire aussi dans mes yeux le désespoir qui, par sadisme sans doute, l'excitait autant que si la prenant brutalement par la taille, je l'eusse embrassée de force, sans qu'à un aucun moment, elle n'eût à piper mot.

— « J'ai une bonne idée. Venez avec nous ! » s'écria Mme de Guermantes en se penchant si bas que mon regard étonné, à ce moment-là, s'attendit, avec un trouble mêlé de stupeur et de ravissement, à voir jaillir, hors de son corsage fleuri, la courbe pleine et offerte de ses seins, pareils à ceux — palpitants de vie et de chair heureuse — que Renoir, dans ses toiles baignées de lumière, fait surgir des étoffes de ses jeunes modèles avec cette innocence opulente des déesses de province. Ravie, Albertine, qui répondit simplement, presque timidement, « Avec grand plaisir, madame », et je voyais, dans la vivacité soudaine de son regard, que cette invitation — plus que tant d'autres attentions reçues ailleurs — venait d'allumer en elle cette flamme intérieure que seule attise la sensation d'exister aux yeux de ceux que l'on admire, demanda à Mme de Guermantes quel était le titre du film. C'est alors que celle-ci répondit sans attendre, en enfilant ses gants noirs, et avec un enthousiasme tranchant qui tomba sur moi comme un couperet de guillotine : « Ce soir, ma chère, nous allons voyager dans la lune ! » »

**Pastiche n° 8**

-

**Au tour de Mme D.**

4 215 signes

autourdemmedpastiche2025.docx

Ce jour-là, dans les grands salons de la mairie du 7<sup>ème</sup> arrondissement, allaient être unis le vicomte de Séryeuse et Oriane de Saint-Loup qui, en digne petite-nièce d'Oriane de Guermantes dont elle connaissait les mots d'esprit par cœur, murmura à son futur mari (aussi étonné qu'elle par certaines configurations et controverses électorales parisiennes) quand Mme D. entra - et faisant allusion à la configuration d'une certaine grossesse controversée : " Ce n'est donc pas le seul arrondissement où elle aura réussi ! "

À ces mots, devant l'élue, M. de Séryeuse eut du mal à garder son sérieux ...

C'était compter sans Mme de Guermantes qui, surprenant tout le monde d'avoir commis l'effort de traverser le pont de la Concorde, mâchait et mâcha encore moins ses mots vis-à-vis des prétentions d'élévation sociale, telles qu'elle les nommait, de la maire qu'elle détestait cordialement.

" Il ne manquerait plus qu'un jour elle nous fasse le coup de s'appeler... Mme d'Asti par exemple ! " leva les yeux au ciel Oriane qui assistait à la cérémonie vêtue, justement, de bleu ciel.

" Hirondelle volant haut, le temps sera beau, chère duchesse ", lui susurra son voisin M. de Beusergent profitant de la direction du regard de Mme de Guermantes à cet instant pour, implicitement, plaider la cause de l'élue dont il nous avait dit un jour qu'il lui trouvait la grâce d'une aronde ; c'est-à-dire d'une hirondelle. C'est l'hirondelle du faubourg Saint-Germain ! avait-il ajouté, lyrique.

" Mais hirondelle volant bas, bientôt il pleuvra., compléta Oriane qui connaissait ses proverbes sur le bout de ses jolis doigts, et vous n'êtes pas sans savoir que mariage pluvieux, mariage heureux ", ajouta-t-elle (en se tournant soudain vers lui) avec une apparente trop grande facilité mais dont le sous-texte était que, comme il faisait très beau ce jour-là, elle ne voyait pas d'un très bon œil le devenir des épousailles présentes - car en fait elle détestait aussi sa petite-nièce qui, Oriane à l'orient, lui rappelait trop qu'elle, était devenue celle à l'occident.

" J'en suis absolument consternée ... " l'entendit enfin murmurer M. de Beusergent qui ne put s'empêcher d'admirer, au-delà des vacheries parfois mesquines d'Oriane, sa néanmoins finesse car la duchesse avait bien pris garde de marquer une certaine lenteur hésitante après la première syllabe de l'épithète employée - et le jeune homme savait mieux que quiconque qu'une sterne n'est autre ... qu'une hirondelle de mer !

( " Une hirondelle amère...." ne put-il également s'empêcher de penser devant l'aigreur manifeste de l'ex-reine du Faubourg Saint-Germain qui allait jusqu'à le rebaptiser " le Faubourg Singer tout court " depuis que ses cousins Polignac avaient épousé une fille Singer, à l'instar de toutes ces de plus en plus nombreuses unions entre l'aristocratie et " les filles de Judée " comme les nommaient plaisamment et poétiquement lui-même son ami Swann, mais plus ironiquement M. de Charlus qui refusait même

d'appeler la nouvelle duchesse de Montmorency " ma cousine " sous prétexte qu'elle était née Ulmann ... )

Les Sérयेuse enfin mariés, Mme D. crut bon de venir, souriante, saluer la duchesse dont elle sentait la réticence à son égard et selon le principe qui veut qu'on est bien souvent aimanté par qui point ne nous aimant.

" J'eusse tellement aimé me présenter à la mairie du 8ème ! " s'enhardit-elle justement à dire, telles ces alouettes qui perdent la tête devant de miroitants, trompeurs et dangereux éclats, et sachant parfaitement que les Guermantes résidaient rue de Courcelles.

Mal lui en prit. Oriane, jouant de la fausse modestie comme un académicien ferait malicieusement, ou pernicieusement, semblant de confondre le passé simple et l'imparfait d'un verbe du premier groupe, lui donna le coup de grâce :

" Oh je ne crois pas que nous, les vieux de Frochedorf (elle désignait ainsi l'ensemble de sa coterie pro-légitimiste implantée principalement, comme elle, autour du Faubourg Saint-Honoré), vous eussions été d'un grand secours. Nous sommes tellement passés de mode que, nous croyant morts, une certaine presse parle de nos galas de charité, par exemple, en les surnommant - c'est du latin je présume - les antidati ! "

**Pastiche n° 9**

-

**La Bible de Sens**

8 147 signes

labibledesens.docx

Dans le tour des cathédrales que nous avons entamé avec Ernestine, nous nous étions d'abord arrêtés à Saint-Étienne de Sens. Arrivés dans la matinée par la gare routière, nous nous étions installés au premier étage d'une brasserie établie un peu en hauteur sur une colline regardant l'Yonne. Je me sentais prendre froid, et j'avais prié le garçon de café de nous aménager un coin de la grande salle dallée, près du feu de cheminée. Je me contentai d'une tisane, tandis qu'Ernestine, qui avait l'estomac plus solide, commandait du lait chaud et des viennoiseries. « Faisons déjeunette », me dit-elle, empruntant par là une expression qu'elle avait entendue dire à son amie Renée, et qu'elle ne pouvait s'empêcher de répéter à chaque fois avec un sourire entendu qui voulait dire « c'est spirituel, c'est drôle, n'est-ce pas ? » et qui m'attendrissait chez elle, bien qu'en vérité je trouvasse le mot stupide. Depuis notre table, une vue panoramique s'offrait à nous de la rivière embrassant une petite île, et au loin la cathédrale que nous étions venus visiter après l'avoir vue représentée dans une estampe de Ruskin. La brume matinale de cette journée d'automne languissait sur les rives de l'Yonne de telle sorte que, par endroits, les tours de la cathédrale semblaient surgir des eaux sombres et scintillantes, et à d'autres endroits paraissaient les tours lointaines d'un château céleste. Comme dans la légende d'Ys, la contemplation du campanile dentelé et de la rosace reflétée sur la surface de l'eau m'inspirait, comme si je l'entendais véritablement, la mélodie du glas en même temps sourd et argenté, harmonique et délicieusement dissonant des cloches par moment submergées par les vaguelettes du calme miroir marin. Le tableau mouvant qui s'exhibait ainsi devant ma tasse de tisane fumante me faisait penser à la manière d'un Monet – non pas à ses cathédrales de Rouen, dont j'avais admiré des années auparavant une série d'exemplaires à la galerie Durand-Ruel, mais plutôt à l'un de ses Parlements de Londres découvert récemment chez le vieux comte de Camondo lors d'une de ses soirées si ennuyeuses, et dans lequel le peintre avait transcrit les sonorités des campanes par des coups de pinceaux entre ombres et illuminations, si bien qu'il me semblait me trouver devant un paysage anglais, qui soudain m'évoquait l'ambiance des romans gothiques des sœurs Brönte que j'avais lus à grande peine. Je ne voyais pas, finalement, la cathédrale en tant que telle, comme une création complètement unique et opaque, mais plutôt je la percevais à travers des ouvrages déjà connus, qui à leur tour me renvoyaient vers le souvenir d'œuvres d'art plus lointainement admirées, de sorte que le monde m'apparaissait relié en cercles concentriques interminables par le fil invisible d'une « littérature infinie » d'art.

La brume s'était levée l'après-midi lorsque nous sortîmes visiter Saint-Etienne de plus près. En bonne étudiante d'architecture, Ernestine avait pris soin d'emporter avec elle son calepin et ses crayons, et je la laissai devant la façade prendre en croquis les portails et leurs statues guillotинées à la Révolution française, tandis que je pénétraï l'édifice. Ce fut comme si j'avais découvert, mené par le hasard d'un chemin de montagne escarpé, un univers ressemblant à celui de la plaine mais seulement de façon illusoire, car là-haut le temps et l'espace sont élargis, approfondis, prennent des proportions énormes.

J'entendais dans le calme absolu mes pieds se frotter aux dalles froides et solennelles, et je sentais une poussière dorée, venue du portail entrouvert derrière moi, caresser la pointe de mes doigts, comme si, au contraire d'un fidèle venu chercher réconfort dans la prière, je venais en apôtre du monde des infidèles prêcher d'autres lois et vérités que celles du Christ. Sur la muraille d'un transept, un kaléidoscope de faisceaux roses et or provenant d'une rosace lui faisant face se superposait par moments aux lianes fluorescentes de l'arbre de Jessé du vitrail voisin, tandis qu'à travers une fenêtre haute j'apercevais les toits extérieurs découpés sur un fond blanc et bleu, aux lignes courbes et maladroitement agrandis dans leurs centres. Ces tableaux hésitants et difformes, qui m'attiraient et me transfixaient, m'ôtaient le voile des préoccupations quotidiennes, amoureuses et mondaines, à travers lequel je percevais d'ordinaire le monde, et la signification morale du contraste entre ombre et lumière, inversé dans la cathédrale et la réalité extérieure (sur le parvis qui faisait fonction de place du marché, par exemple) et qui imite les relations entre le monde et l'art, si bien qu'il faut fuir le premier pour le représenter à travers le second, et seulement ainsi pouvons-nous espérer transmettre notre vision particulière et originale, notre arrangement unique du kaléidoscope de la vie, m'était révélée.

Ainsi, en me promenant dans le déambulatoire dont l'obscurité et la fraîcheur auraient dû *a priori* me réconforter, j'entendais derrière moi, ou devant moi, provenant d'un recoin invisible à mes yeux humains, des ricanements de ceux qui ne peuvent émaner, d'autant plus dans une église, que de diabolins moquant mon âme perdue et ma fin prochaine. Ces caquetages étaient suivis de battements d'ailes brusques et secs qui, me semblait-il, m'effleuraient sans que pourtant je puisse discerner les créatures qui ainsi s'amusaient cruellement de moi et m'accusaient d'un péché que, bien que j'en ignorasse l'accusation précise, je sentais confusément quelque part dans mon corps et mon âme comme une vérité. Finalement, sur un pilier surplombant une énième chapelle, j'aperçus un pigeon auréolé d'une lumière incandescente fixant sur moi ses billes d'agate avec l'air sévère et pincé d'une maîtresse d'école qui a donné à sa classe un devoir contenant un « piège », et juge d'un regard déçu son meilleur élève qui a failli au test. Et en effet, tout dans cette cathédrale me rappelait l'œuvre à accomplir, que je remettais sans cesse à plus tard, et dont les mauvaises habitudes me distraient. Lorsque je me trouvais devant les paraboles du Bon Samaritain et du Fils Prodigue, vitraux du treizième siècle dont Elstir m'avait vanté la noblesse et la haute spiritualité, je ne m'identifiais pas sans efforts à ces personnages encastrés dans du verre courbe et bleuté, aux gestes imprégnés d'humanité et de bonhomie : mes préoccupations suivaient des valeurs certes similaires aux leurs, cependant elles prenaient des formes qui y étaient en apparence contraires. Ma contribution au bien de ce monde ne pouvait se matérialiser, comme le bon samaritain, par des actes de charité envers des personnes (bien que le souvenir de la bonté simple, pure, et humble de ma grand-mère était de mes trésors les plus précieux et me causait une immense honte dans les moments où je prenais conscience de la frivolité

de mon existence mondaine) ; au contraire, semblable en cela au prêtre et au lévite trop préoccupés de leur service religieux pour secourir le voyageur à demi-mort, je ne concevais mon amour du prochain qu'éloigné des gens, dans l'élaboration d'une œuvre littéraire qui dévoilerait des vérités sur l'essence des choses et la beauté du monde. Ou alors, était-ce bien le fils prodigue qui avait gâché son potentiel, ou plutôt le fils aîné qui sagement était resté chez son père toutes ces années, et serai-je véritablement fautif si – car il me semblait désormais impossible de revenir dans la voie que mes parents auraient voulue pour moi – je suivais le chemin égoïste de l'art, qui finalement me paraissait le plus altruiste aux vues de capacités que, je l'espérais du moins, j'étais toujours à même de faire fructifier.

Dans la cathédrale recueillie, que j'avais pénétrée en conquérant, je ressentais maintenant un mélange d'inquiétude et d'encouragement devant l'appel des clefs de voûtes s'épanouissant en symphonie de lumières et couleurs dansantes, me prévenant contre le diable de l'habitude et m'aiguillant vers ma tâche, ou plutôt mon devoir, devenu imminent, d'inscrire la nature des sensations que j'avais capturées dans une belle métaphore – dans le livre de la vie.

**Pastiche n° 10**

-

**Variations**

4 090 signes

texteconcoursdepastiche.odt

La plupart du temps, les yeux de Flora étaient verts, d'une couleur à vrai dire hybride et indéfinissable qui aurait pu être celle du vent si cet élément de la nature se fût incarné sous une quelconque forme matérielle, d'un beau vert tendre qui, bien que très clair, auréolait l'ensemble de sa figure d'une grande chaleur, et qui était en vérité appréhendé par mon œil moins comme une teinte précise que j'aurais pu situer avec exactitude sur un nuancier, que comme une vibration qui me touchait au cœur, une émotion, une vague impression de calme et de paix, que j'avais goûtée autrefois dans des bonheurs purs et primitifs, comme lors d'une journée passée à lire au soleil, ou à marcher pieds nus dans l'herbe. Or il suffisait d'une infime variation de la lumière environnante pour que cette couleur disparût, comme vidée tout à coup de son caractère floral et printanier, brusquement aspirée par une force obscure venue du plus profond des océans, pour être remplacée par un bleu cristallin, presque transparent, ne m'évoquant plus, cette fois-ci, les prairies chéries de mon enfance et toute une série de paysages bucoliques que j'avais vus, foulés, connus, aimés, mais à rebours tout un imaginaire océanique n'existant pour moi que dans les livres, les mythes et les récits de voyage – ainsi, à la vue de ses yeux bleuis, je rêvais tantôt des icebergs et mers glacées de l'Antarctique, tantôt des naïades et des sirènes, et surtout, de cette Vénus de Botticelli, suprême incarnation d'un Éros aquatique et salin (car quoique sortie des eaux, elle semble avoir conservé dans les hanches, les cuisses, les seins et le bout des doigts, quelque chose du souffle des flots, de la viscosité de l'écume et de la moiteur du coquillage).

Cependant, cet extraordinaire pouvoir de mutation, que je ne manquais pas d'observer avec la même science et rigueur qu'ont ces peintres impressionnistes lorsqu'ils tentent de capter aussi méticuleusement que possible la moindre fluctuation chez le sujet qu'ils sont en train de peindre, ne touchait pas uniquement les yeux de Flora, mais s'étendait à son visage tout entier. C'était ainsi non pas un visage, mais mille visages qui se déployaient devant moi : Flora riant, puis ne riant plus, Flora souriant, puis ne souriant plus, Flora les yeux rieurs, puis les yeux assombris, perdus dans la vague. Cette variété ravissait mon âme d'esthète par le fait qu'elle m'offrait non pas un objet d'étude unique dont j'aurais pu finir par me lasser, mais une infinité de petits tableaux constitués d'une seule et même matière, comme une sorte de matérialisation physique de ce kaléidoscope sonore formé par les fugues de Bach et leurs innombrables modulations ; elle me réjouissait aussi pour une raison plus intime, parce qu'elle établissait entre Flora et moi un lien secret, faisait de nous non plus deux inconnus qui se regardent de loin, mais deux êtres s'estimant l'un l'autre par le partage d'un point commun. Moi aussi, je connaissais l'extrême variabilité des choses, j'en avais même fait l'expérience à maintes reprises, parce que j'avais depuis l'enfance une nature nerveuse combinée à une santé fragile qui faisait que mon corps ne me semblait jamais le même. Un jour, j'avais mal à la tête ; puis, quelque jours après, mal au ventre, comme si la souffrance, bien étrange et mécontente colocataire, eût souhaité migrer

vers un autre lieu de villégiature ; puis, quelquefois, mal nulle part, avant que d'anciens maux ne réapparaissent. L'absence de souffrance constituait alors pour moi une expérience tout aussi déroutante que la souffrance elle-même ; car peu m'importait dans ces moments les notions de soulagement, de plaisir, ou d'agréabilité : je ne pouvais considérer l'absence de trouble comme un apaisement, en raison même de son caractère temporaire, et ne pouvais l'interpréter au mieux que comme un autre état du corps venu se juxtaposer aux précédents, qui, lui non plus, ne durerait pas, et serait bientôt remplacé par un autre auquel il faudrait de nouveau tenter, dans un mouvement inépuisable et désespéré, d'habituer ma conscience.

**Pastiche n° 11**

-

**Proust, une fois**

9 208 signes

proustunefois.docx

Le capitaine Haddock, à la suite d'une chute sur le grand escalier de Moulinsart, dont il avait oublié qu'une marche était abîmée, s'était fracturé le pied. Compte tenu de cet état de santé défaillant, la Castafiore s'était crue obligée de venir prendre soin de son vieil ami, ce qui était la cause de nombreuses frictions entre eux. Lors de ses colères le capitaine lançait des exclamations sonores et incompréhensibles, mais non dépourvues d'amitié, car il s'évertuait à détourner de leur sens des expressions inoffensives telles que « catachrèse », « mille tonnerres de Brest » ou « bande de zapotèques » ; il fallait rechercher dans le ton plutôt que dans le contenu exact de ses litanies le niveau de son énervement. Le capitaine était au demeurant rendu particulièrement irritable par l'interdiction que la Castafiore lui faisait de boire de son bien-aimé whisky de marque Loch Lomond, ce qui démultipliait la puissance sonore de ses imprécations. Il y avait, du moins de la part de la cantatrice, une sorte d'amour de matriarche italienne qui la faisait sourde à toutes les protestations du pauvre capitaine ; par un effet paradoxal, au lieu de calmer les assiduités du « rossignol milanais » ses colères emplissaient sa poitrine de fierté, le caractère querelleur étant pris par les italiens, qui en cela se montrent plus latins que nous, pour un signe de virilité dont on se plaît à déceler les signes chez les jeunes enfants. Aussi, aux yeux du capitaine, la Castafiore, dont le patronyme évoque en italien la « fleur chaste », était moins assimilable à la rose blanche qu'à la mante religieuse, réputée pour manger son partenaire après l'accouplement. Mais à y mieux penser les deux comparaisons sont aussi justes ; la « fleur chaste » étant la bonne amie prenant soin de son futur amant, la mante religieuse se chargeant ensuite de substituer à la parade nuptiale des actes de violence entièrement dépourvus de cruauté.

De son côté, le capitaine Haddock, et je ne le compris que bien plus tard, par le détour d'une conversation où il me révéla d'une façon innocente son goût pour les « entrées si douces de Beethoven », se présentait comme un Bétien en matière musicale, voire comme un de ces adeptes des religions orientales qui bannissent la musique comme une œuvre du Malin, afin de ne pas gratifier son amie d'une marque d'admiration qui serait pour elle comme une victoire ; il accueillait les prouesses vocales de la cantatrice comme les couinements d'un cochon qu'on égorge, ou pire, comme l'insignifiant goutte-à-goutte d'une tuyauterie endommagée. Celle-ci était trop consciente de son art pour s'en formaliser et disait à qui voulait l'entendre qu'elle trouvait les bouderies du capitaine « charmantes ». Bien souvent les affections des couples les plus disparates ne sont justifiées que par des aveuglements réciproques aux excentricités de l'autre, voire par un goût étrange pour celles-ci.

Aussi, pour éviter la compagnie de la cantatrice, le capitaine en était réduit à se promener sans cesse malgré son infirmité. Lui qui ne se déplaçait plus que charrié, tel un chef Gaulois, sur une chaise

portative dont les roues s'enrayaient dès qu'il descendait au jardin partait dès que possible contempler les nouvelles fleurs qu'il avait fait planter et dont il était aussi fier de prononcer le nom, les « cuisses de nymphe émue », que d'admirer, des heures durant, la vivante carnation dont la beauté changeait, constamment resculptée entre les mains de la lumière si changeante du soleil du nord. Il les devait à son ami le professeur Tryphon Tournesol lequel « avait de la chance d'être devenu sourd pour ne plus entendre les pépiements de la crécelle ». La surdité du professeur, qui causait des incompréhensions que le capitaine trouvait insupportables mais qui faisaient l'hilarité de tous les autres, l'avait mené à se couper du monde, se centrant sur des travaux scientifiques divers, allant de la mathématique théorique à la botanique, comme si la privation d'un sens avait restitué aux autres une acuité supérieure ; ce qui correspond aux folies des thaumaturges hindouistes d'autrefois qui n'hésitaient pas à se crever les yeux pour tout confier à leur ouïe et devenaient capables d'entendre le frémissement d'une aile de mouche à plus de cent mètres ou, de façon plus prosaïque, aux enseignements des Chartreux où les novices sont tenus au silence pour se concentrer sur leur vie intérieure.

Parfois, le capitaine ne prenait même pas la peine d'un prétexte aussi sophistiqué, se contentant laconiquement d'indiquer qu'il allait inspecter les bois ; et je le voyais depuis ma chambre, flanqué de ses deux porteurs, contempler mélancoliquement les ébarbures des merisiers sauvages. C'est lors d'une de ces promenades que je l'entendis pour la première fois parler de son ancêtre François de Hadoque, dont il ne laissait jamais de rappeler le souvenir, non tant pour faire remembrer des origines aristocratiques découvertes sur le tard, mais, disait-il, parce qu'il goûtait ses nombreux « faits de bravoure », « son panache sanspareil » et « cette insolence séduisante des grands héros François », « pas celle d'un pirate, mais celle d'un corsaire dûment titulaire d'une lettre de marque signée par le roy Louis XIV lui-même. » Le prince de Rohan qui voulut lui en remontrer au motif que sa noblesse ne remontait qu'à une poignée de siècles tandis que la sienne était immémoriale ne reçut d'ailleurs de sa part qu'une œillade pleine de morgue, et je n'en sus la cause que plus tard, par Nestor, qui m'indiqua avec un ressentiment d'autant plus désintéressé qu'il le vivait par procuration que « les Haddock ont tout conquis à la pointe de l'épée alors que les Rohan ont pour seul mérite d'avoir été les plus braillards d'un village de vendeurs de poisson à une époque où on ne savait même pas écrire ».

La Castafiore s'inquiétait de la santé de son « petit protégé », et, comme Rousseau était persuadée que la guérison des lésions osseuses ne passait que par la consommation de viande ; aussi elle télégraphiait sans cesse à la boucherie « sans-os » pour lui commander de la viande rouge. Comme je m'étonnais du nom de l'enseigne, lui demandant si elle vendait une viande particulière, le capitaine éclata de rire pendant plusieurs minutes (pendant lesquelles je faillis me fâcher, ne sachant quelle

attitude prendre) et, devant ma confusion, m'expliqua qu'il s'agissait de la boucherie « Sanzot » du nom de son propriétaire, Hervé Sanzot.

Un jour qu'il avait fait venir du monde, je demandai au capitaine de me présenter au célèbre reporter qui lui avait permis de percer le secret de ses origines. « Comment, vous ne connaissez pas cet excellent Tin-Tin », s'écria-t-il, et il dit mon nom au prince de Tintanges. Celui de ce dernier, si souvent cité dans la presse, m'était toujours apparu comme une transparente verrerie, sous laquelle je voyais, frappés au bord du Grand-Duché par les rayons verticaux d'une pluie incessante, les cubes noircis d'une cité de mineurs dont je ne doutais pas que le prince — de passage à Moulinsart par un bref miracle — ne fût lui-même, aussi épaissement Belge et glorieusement rougeaud, le souverain effectif.

Le curieux orthoptère auquel on me présenta, et qui pirouetta avec une désinvolture à la fois juvénile et énergique, était aussi indépendant de son nom qu'une œuvre d'art qu'il eût remisee dans le fond de sa cave, sans l'avoir jamais touchée, sans jamais avoir été touché par elle, et sans peut-être l'avoir jamais regardée. Le prince de Tintanges, avec sa houppe blonde et son complet moderne était entièrement dépourvu de quoi que ce fût de Belge et qui pût faire penser à Tintanges ; il n'en demeurait pas moins un excellent sujet dont la conversation, lorsqu'on réussissait à la susciter, n'était pas sans intérêt eu égard à sa connaissance toute empyrique des lieux les plus reculés du globe ; des tribus de réducteurs de têtes du Brésil aux anthropophages de Mélanésie.

Au demeurant, le capitaine ne me laissa pas parler longtemps avec lui, m'interrompant d'un bruyant « bachi-bouzouk », tandis que Tin-Tin évoquait M. Rastapopoulos, un milliardaire grec qui l'avait invité dans son établissement à Paris où, pour des représentations théâtrales, il avait rétabli la mode Crétoise consistant pour les femmes à porter des tenues qui laissaient leurs seins à découvert. « Ce M. Rastapopoulos est un être infiniment abject ! » s'exclama le capitaine en postillonnant avec abondance. En vain Tin-Tin évoquait-il, le visage empourpré, et j'en suis sûr, fort innocemment, « l'intérêt historique d'une telle reconstitution », il ne recevait en retour que des regards courroucés de son mentor.

Fou de jalousie (moins suscitée par l'impudicité des jeunes femmes que par l'insolence du magnat Grec), et pour obtenir plus d'informations sur M. Rastapopoulos, le capitaine s'entendit avec Nestor, et quand, au commencement de la semaine suivante, Tin-Tin annonça qu'il devrait s'absenter pour aller à Paris, le capitaine demanda à Nestor s'il se chargerait d'acheter la patronne de l'établissement

et d'obtenir qu'on les cachât, lui et Nestor, pour assister à la scène. Celui-ci dût s'arranger avec les détectives Dupondt pour parvenir à ses fins.

Catégorie Participants de moins de 25 ans

**Pastiche n° 1**

-

**Juvenilia**

4 141 signes

juvenilia.docx

S'il est vrai que nous sommes régis par des lois psychologiques immuables, profondes, que suffit à éclaircir une investigation infatigable de nous-même, contraire à, mais tout aussi exigeante que celle que pratique sur les corps inertes le chimiste, il est d'autant plus vrai que nous possédons des recoins fugaces, capables d'éluder les travaux de notre intelligence pendant des années, jusqu'au jour privilégié où éclate un aspect nouveau, imprévisible, comme le premier beau jour de printemps qui transforme de modestes pédicules en d'éblouissants et d'insoupçonnés coquerelles, hellébore, forsythias, aussi multiformes que le pré était, la veille, fade et mort. Car la psychologie n'a qu'une loi suprême : plus on croit se connaître, plus on est capable de se surprendre. Une de mes nuits d'insomnie, qui étaient si souvent vouées à de tristes réflexions occasionnées par les toits assombris de Paris que je voyais se déployer par ma fenêtre et qui représentaient chacun une vie, même plusieurs vies, que je ne connaîtrais jamais, s'était illuminée avec une lueur créatrice qui avait pour origine ma propre main ; je l'avais passée à composer un morceau littéraire. Or la distinction que je viens d'établir entre ces deux sortes de nuits (car ce ne fut pas la première nuit que je passât à écrire, c'en est seulement la première que je décrive ici, parce que la première qui ait d'importance pour ma vie) celles-là perdues, toutes semblables les unes aux autres, aussi stériles qu'était ma vie mondaine diurne—c'est-à-dire une vie d'attentes chez des gens que je ne désirais point voir, de visites dont je ne souhaitais que la fin, de brouilles brutales dont j'avais oublié la cause, et de flatteries qui ne me touchaient pas tant les gens qui me les proféraient manquaient d'intelligence et de connaissance artistique—celles-ci industrielles, amenant une transformation, une progression aussi ineffaçable que minutieuse que faisait mon esprit vers le but que je n'avais avoué à personne, celui de devenir un écrivain, cette distinction n'est que postiche. En réalité, les nuits que je passais à écrire étaient faites de la même substance que celles pendant lesquelles je me livrais à ma tristesse, car cette tristesse même formait, à mon insu, la matière de mes écrits. Je me trompais donc doublement en croyant mes nuits d'inactivité gaspillées et mes nuits d'industrie révélatrices, alors que tout ce qui se révélait pendant que j'écrivais, tout ce que j'ajoutais au monde matériel en transformant mes pensées en phrases, s'était introduit dans mon esprit pendant que je croyais ne faire que regarder par la fenêtre. En matière de métaphysique, nous sommes semblables au malade capable de s'apercevoir du mal de tête qui le tourmente (ou dont on dit, par l'inexactitude qui règne sur le langage courant, qu'il tourmente, tandis que, plus précisément, le mal de tête est le tourment lui-même, ce qui n'empêchait pas notre bonne, quand elle était souffrante, de déclarer que son mal de tête la *tuait*, la *massacrait*, comme s'il jouissait du pouvoir d'action et lui faisait mal par méchanceté), mais non de la tumeur qui en est la cause.

J'envoyai le morceau au journal le lendemain matin. Dès que ma mère fut entrée dans ma chambre, et bien que je me fusse promis de ne rien dire du morceau jusqu'à sa parution, soit pour

éviter les questions gênantes que l'on m'eût posées si le journal ne le publiait pas, soit pour me convaincre que sa parution était immanquable, car, aussi longtemps que je m'en taisais, la possibilité de la parution était sous l'autorité exclusive de mes propres souhaits, tandis que parler du morceau eût été le plonger dans le monde des faits, hors de portée de nos désirs, monde dont la logique oppose les événements peu probables tels que la publication d'un morceau écrit par un mondain sans talent, sans pour autant les bannir, soit par simple mégarde, je laissai entendre à ma mère que j'attendais bientôt lire mon propre nom dans le journal dont elle me tendait, avec un geste d'amour domestique qui était capable de guérir les maux de la nuit et que j'attendais avec soif chaque matin, le numéro du jour.

**Pastiche n° 2**

-

**Le visage d'Alfred**

9 161 signes

levisagedalfred.docx

La réception chez Mme de Cambremer fut la première à briser l'état de convalescence qui me tenait reclus depuis plusieurs mois. L'appréhension que j'eusse pu ressentir à ma réapparition dans le monde, la faiblesse de ma constitution d'alors et la difficulté particulière avec laquelle je vainquais les défaillances de mon souffle dans la conversation n'avaient pas eu raison de l'envie de me rendre à ce raout, dont ni le prestige des invités ni l'audace de la musique – Mme de Cambremer s'en avouait d'avance bouleversée – n'avaient eu plus forte influence sur ma décision que l'annonce discrète que serait introduit ce jour un ancien élève du professeur Brichot dont les récents travaux académiques venaient de soulever un grand enthousiasme – quoique Mme de Cambremer n'y comprît mot. J'avais connu Alfred O. lorsque j'avais assisté à un cycle de cours du Professeur deux ans auparavant, alors que la dernière épidémie sévissait encore et effrayait toujours même parmi ceux qui n'étaient d'ordinaire pas sujets à l'hypocondrie. Bien que je fisse alors grande attention aux risques d'infection auxquels je m'exposais (ma santé fragile exigeait que j'évitasse à tout prix la maladie, ce que le docteur Cottard n'avait pas eu besoin de me répéter) et malgré les remontrances systématiques de Françoise qui menaçait de rendre son tablier si je continuais à courir les fréquentations qui eussent pu la rendre gravement malade – sans même qu'elle eût goûté le plaisir des rencontres que j'avais pris et dont elle se privait pour ma protection – je me rendis à toutes les conférences de Brichot, qui me présenta Alfred. Nos échanges furent limités aux quelques amabilités qu'autorisait une si grave conjoncture (dont les pires jours avaient toutefois passé) et pourtant je fus frappé par la hauteur d'esprit de ce nouvel interlocuteur, qui dans le désert de relations qu'imposait l'épidémie m'apparaissait telle que la silhouette svelte de Saint-Loup m'était apparue sur la plage de Balbec il y a des années de cela et qui avait scellé au premier regard une amitié indéfectible. Je fus vite conforté dans ma haute opinion d'Alfred O. par sa grande sensibilité, qui s'étendait des plaines connues des humanités aux abysses de l'algèbre qui lui était aussi claires qu'elles étaient obscures, à Mme de Cambremer comme à moi-même. Il avait vu des Vermeer et entendu du Wagner, il avait lu Bergotte et Balzac, et avec une agilité sans pareille il m'expliquait les troublantes théories mathématiques de la relativité du temps qui m'avaient toujours été inaccessibles. Hélas, les leçons finies, je retournai dans ma retraite sans occasion de laisser fleurir dans l'immédiat ma sympathie naissante pour Alfred ; ma santé se détériora et je fus envoyé en séjour de repos, d'où je ne pensai même pas à lui envoyer des lettres. Et comme c'est toujours lorsqu'on ne croit plus à sa chance de connaître quelqu'un que nos destins, qui n'auraient dû être que des *trajectoires d'astres*, se rejoignent inespérément sur Terre, je reçus le billet de Mme de Cambremer qui réveilla mon désir de trouver auprès d'Alfred ce que la mort de Saint-Loup m'avait définitivement ravi.

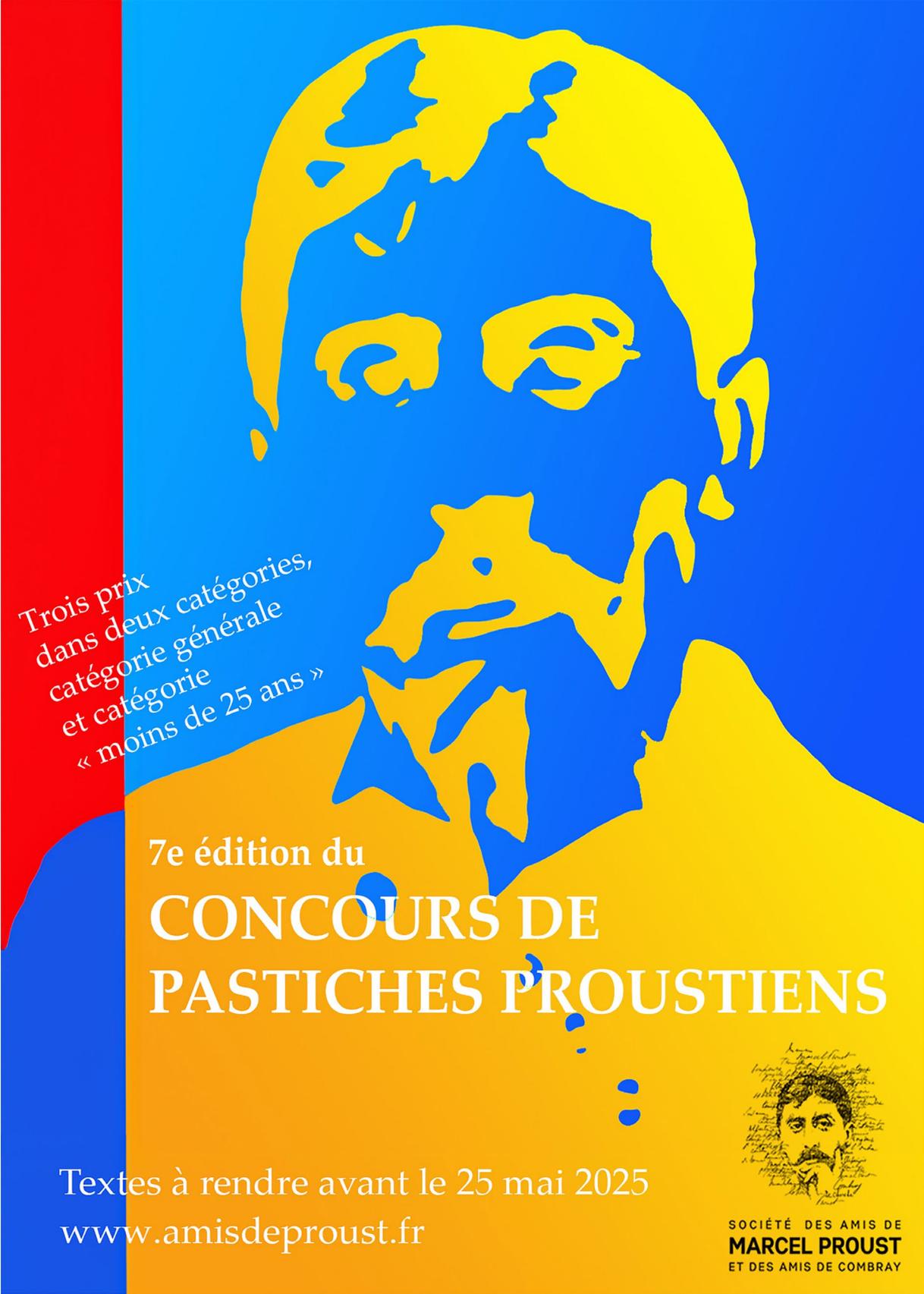
Lorsque j'arrivai chez elle, Mme de Cambremer se précipita à ma rencontre pour me proclamer combien elle était *honorée, flattée* et *satisfaite* que j'eusse choisi pour mon retour parmi *eux* (sans que je susse bien qui cela désignait) la soirée qu'elle avait préparé avec tant d'efforts – qui, je l'appris par

la suite, ne furent cependant pas jugés suffisants par M. et Mme Verdurin pour anticiper leur départ de La Raspelière où ils passaient l'été – provoquant de fait le courroux de Mme de Cambremer, qui en propriétaire accablée par l'ingratitude de ses locataires menaçait de leur refuser la location à l'avenir. Tandis que le flot de paroles ne cessait de jaillir de la respectable patronne d'un soir, je reconnus de dos l'allure preste d'Alfred O. dont le nom fut prononcé un instant après par Mme de Cambremer, ce qui mit fin à ma distraction et fit retourner le jeune érudit. Comme on croit à tort connaître les autres ! En même temps que me fut révélé le visage d'Alfred, je me souvins avec stupeur que je ne l'avais jamais vu sans le masque qu'il portait par mesure de précaution aux leçons du Professeur, et qui, tel un épais velum ne laissant filtrer aucune lumière, m'avait à tout instant dérobé ce qu'il y avait de plus fondamental peut-être dans la personne d'Alfred O. Rien dans le sourire qui m'était adressé, et dont l'étrangeté trahissait peut-être un trouble identique au mien, ne m'avait été suggéré par le regard bleu pervenche qui seul avait constitué dans mon imaginaire le visage d'Alfred. Il y avait dans la reconstruction mentale que j'en avais faite une erreur profonde contre laquelle je n'avais su me prémunir ; à l'assurance aisée du regard d'Alfred s'adjoignait un tremblement imperceptible des lèvres qui imprimait le sceau de l'humilité et du doute sur ce à quoi j'avais prêté à tort l'ombre naissante d'un orgueil juvénile. J'avais cru à l'aplomb impérial d'une statue romaine et découvrais avec stupéfaction le clair-obscur hésitant d'un portrait de Rembrandt.

Et comme Alfred, moins affecté que moi par le changement apparent de physionomie de son interlocuteur, prit enfin la parole pour me saluer et rapporter à notre bon souvenir les entrevues que nous avions eues précédemment, je m'enfonçai un peu plus profondément dans ce qui me semblait une vision onirique, une sorte de cauchemar indescriptible dans lequel des attributs de personnes qui nous sont chères se retrouvent inexplicablement mêlés en une entité nouvelle, mais dont, une fois le réveil venu, nous sommes en mesure de rétablir les paternités. Je surmontai mon étonnement, qu'on mettrait au compte de ma guérison inachevée, et répondis aussi naturellement que possible à Alfred dont le nouveau visage commençait déjà à remplacer l'ancien. Et parce que la vie n'aurait pu être mieux conçue que par notre imagination, je fus également pris d'une vague de déception, pareil à celui qui s'élançant pour saluer une vieille connaissance dans la rue s'aperçoit au dernier instant qu'il est victime d'une illusion et qu'il n'a jamais vu cette personne auparavant. D'où venait cette certitude de malentendu au sujet d'Alfred O., alors que sa voix, l'aisance de sa conversation et la profondeur de son regard étaient identiques à ce qu'ils avaient été lors de notre première rencontre ? A l'ami idéal que je m'étais imaginé, et aux traits duquel je m'étais abusivement fié, succédait un être nouveau à propos de qui il me semblait tout ignorer. L'eussé-je connu immédiatement – lui et son visage – que je n'eusse pas éprouvé une seule des infinies nuances de crainte et de timidité qui rendaient ces retrouvailles si gauches ; l'impression initiale de son apparence physique eût été oubliée aux premiers éclats de joie d'une conversation aussi brillante. Mais la coexistence anormale de traits connus et inconnus en un

seul éveillait la même émotion que celle qui m'avait saisi lors de mon dernier voyage à Combray où les lieux avaient été métamorphosés par le remplacement de la vieille haie d'aubépines victime d'un gel tardif au printemps précédent.

Las, l'habitude viendrait à bout de la réminiscence encore tenace de l'autre Alfred, celui que j'avais imaginé et que je finirais par oublier complètement : ainsi roulent vers le néant les plus beaux des personnages que nous créons. Mais nous qui avons la prétention de trouver nos œuvres plus achevées et plus *intelligentes* que celles assemblées par le hasard, nous sommes cependant incapables, dans nos créations, de ne pas nous appuyer sur ce qui existe déjà, et tout en entretenant Alfred sur l'avancée de ses recherches universitaires, je fixais le fond de ses yeux comme pour m'arrimer à l'unique attache stable au milieu d'eaux aux mouvements insidieux. Nous fûmes interrompus par l'annonce tonitruante par Mme de Cambremer que la musique était prête ; je m'assis loin d'Alfred dont la place avait été réservée aux côtés de la maîtresse de maison et m'abandonnai à mes pensées. Je ne savais pas ce que l'on devait jouer, seulement que le pianiste débutait dans le monde, lui aussi, et que Mme de Cambremer le couvrait d'éloges quoiqu'elle ne l'eût pas encore entendu jouer. Le silence se fit enfin, et la musique vint. C'était une des sonates de jeunesse de Vinteuil que j'aimais tant. Ses phrases se succédaient en réfractant une à une l'harmonie cachée d'un thème unique, et toutes, parce que j'avais ressenti tant de bonheur à la première écoute, auprès d'Albertine dans la lumière d'août d'un soir à Incarville – trésor si cher de ma mémoire que je craignais parfois de ne l'avoir inventé tout entier – toutes commençaient à peine que je pouvais les poursuivre mentalement jusqu'à leur fin ; la musique en dévoilant un à un les enchaînements de notes me permettait d'en retrouver le fil, et, toujours avec un temps d'avance, d'en deviner la suite. Et je songeai que le calme olympien des artistes imprégnés de leur art était impossible en ce monde, où tout ce que l'on croit connaître, un jour, défiant tous nos souvenirs, nous révèle un visage inconnu.



Trois prix  
dans deux catégories,  
catégorie générale  
et catégorie  
« moins de 25 ans »

7e édition du  
**CONCOURS DE  
PASTICHES PROUSTIENS**

Textes à rendre avant le 25 mai 2025  
[www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY